



**HAL**  
open science

## L'invention du quotidien

Nathalie Florence Clot

► **To cite this version:**

Nathalie Florence Clot. L'invention du quotidien. BIBLIOTHÈQUE(s), 2019, 98-99, pp.140-141. hal-02326753

**HAL Id: hal-02326753**

**<https://univ-angers.hal.science/hal-02326753v1>**

Submitted on 22 Oct 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'invention du quotidien

Nathalie Clot, Directrice de la Bibliothèque universitaire et des archives de l'université d'Angers

*Vendredi 19h15. Le soir tombe, la bibliothèque est pleine. On échange regards et sourires. C'est beau ce qu'on fait ici. On fait attention les uns aux autres, au-delà de nos rôles, moniteurs, vigile, directrice, étudiant : on se voit, on s'écoute. Yes we care. Et c'est précieux. @bibcoline, 11/10/2019*

Ce tweet de Coline Blanpain, directrice de la bibliothèque de Sciences Po Lille, publié le jour où je devais enfin me mettre à l'écriture de cette contribution aux pages débats de *Bibliothèques*, dit en 280 caractères bien des choses des bibliothèques universitaires comme lieu. J'avais décidé, en pendant des propos de Cristina Ion et Mathilde Servet, toutes deux douées d'une réflexion plus ancienne et plus légitime que la mienne sur la question de la bibliothèque troisième lieu, d'ancrer mon propos sur ce que je connais un peu (les bibliothèques universitaires) et de m'essayer à l'approche intellectuelle qui m'est la plus familière, celle de l'anthropologie centrée sur les personnes qui s'emparent, imaginent, utilisent, usent et détournent les lieux qui leur sont proposés.

En tirant ce fil, j'ai retrouvé, dans les rayons de la bibliothèque où j'occupe, des textes fondateurs, déjà anciens en notre époque où une mode chasse l'autre. *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité* de Marc Augé<sup>1</sup>, ouvrage de 1992 m'a ramené à une lecture encore plus ancienne, celle de Michel de Certeau, historien et intellectuel dont je n'avais jamais croisé les idées que de seconde main. Les réflexions de ce dernier sur la *Culture au pluriel* et *L'invention du quotidien*<sup>2</sup>, élaborées dans les années 1970 m'ont paru éclairer les débats sur ce qu'il serait légitime ou pas de proposer en bibliothèque d'une manière plus originale et profonde que l'approche « pour ou contre les poufs et les cafés en bibliothèque ? ». Je leur emprunterai, sans vergogne, à eux et d'autres croisés en chemin, plusieurs concepts que j'essaierai de rendre intelligibles sans trop les trahir.

Le premier d'entre eux est celui où Certeau parle de « Faire avec : usages et tactiques ». Il définit les usages comme l'ensemble des ruses silencieuses et subtiles, « par lesquelles chacun s'invente une manière propre de cheminer à travers la forêt des produits imposés ». Qu'implique cette idée pour les bibliothèques, notamment universitaires ? Que les intentions des bibliothécaires, des plus restrictives aux plus libérales, sont inexorablement subverties par les locataires des lieux, et ce d'autant plus qu'ils sont nombreux, et que priment des « ruses d'intérêts autres et de désirs qui ne seront ni déterminés, ni captés par les systèmes où elles se développent. »

Nous sommes spectateurs, à la bibliothèque universitaire d'Angers, de l'appropriation régulière des chiliennes d'une salle de sieste par des groupes remuants ravis d'un espace convivial, détournant notre maternelle intention d'offrir aux étudiants un espace propice à une micro-sieste réparatrice. Nous témoignons aussi qu'il reste des personnes préférant s'assoupir pelotonnées sur le capot tiède de leur ordinateur la tête enfouie entre les bras à leur place de travail. Le monde des usages est irréductible à celui des intentions institutionnelles et toute offre est une inépuisable matière à bricolages pour ceux qui s'en emparent. Tout lieu se teinte ainsi des milliers d'histoires de ceux qui y passent. Nous pouvons le subir ou nous en réjouir et j'oscille pour ma part entre l'épuisement du

---

<sup>1</sup> Marc Augé, *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité* (Paris, France: Éditions du Seuil, 1992).

<sup>2</sup> Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. I, Arts de faire*, éd. Luce Giard (Paris, France: Gallimard, 1990).

propriétaire face à de bouillonnants locataires prompts à retapisser les murs et l'émerveillement face à l'inventivité des appropriations individuelles d'une offre générique.

Chemin faisant dans mes lectures, j'ai croisé un article de 2012 de Jean-Didier Urbain, anthropologue qui explore depuis trente ans la question des lieux touristiques et de leur appropriation. Il écrit : « le lieu est bien davantage qu'un fragment d'espace délimité[...]. Il a partie liée avec l'événement, l'action, le rôle, l'histoire (*history* ou *story*, peu importe). [...] le lieu est un espace dramatisé. Il est une scène investie par un scénario, à jouer, joué, rejoué ou, fantôme du passé, seulement évoqué. Le lieu est un espace légendé par un modèle d'usage qui en appelle à sa découverte, son imitation ou sa commémoration. Le lieu naît d'un supplément narratif l'affectant d'une capacité de séduction variable [...] Un lieu = un espace + un récit mode d'emploi suscitant la curiosité [...]»<sup>3</sup> »

J.-D. Urbain ne parle pas de bibliothèques. Et pourtant, nos établissements ne sont-ils pas par excellence ces lieux marqués par une histoire, par une image de marque vieille de 2000 ans, comme les décrit le danois Christian Lauersen<sup>4</sup> ? N'est-ce pas cette image qui teinte attentes et usages, au point que nous pouvons voir des usagers, dont les pratiques et tactiques subvertissent au quotidien l'image de temples du savoir voués au silence, déclarer comme un seul homme lors des enquêtes quantitatives leur attachement au récit historique de la « vraie bibliothèque » faite de boiseries, reliures, silence et modelée de *Starwars* à *Game of Thrones* sur celle d'institutions ancestrales chargées de traditions.

Sans ces récits palimpsestes, les programmes fonctionnels des bibliothèques se rapprochent d'assez près de ceux que Marc Augé appelle les « non-lieux de la surmodernité », gares, aéroports, centres commerciaux où les gens passent en transit, et doivent trouver à se poser, se restaurer, se rafraîchir, brancher leurs appendices électroniques, se retrouver et être accueillis pour réaliser une transaction à un guichet ou à un automate. Les programmes de réhabilitation de gares en France prévoient désormais chauffeuses, librairie, places de travail assises et électrifiées, salons où la presse du jour est à disposition : au regard de ce qui peut s'y faire, ce n'est donc pas tant les lieux eux-mêmes qui se distinguent que l'écheveau des intentions des personnes qui y viennent, les occupent, les évitent ou y travaillent.

Contrairement à un dualisme stérile disant que les bibliothèques se doivent d'être ou ceci ou cela, l'un empêchant l'autre, choix de pénurie, l'enjeu principal du moment est d'offrir des lieux d'abondance où chacun peut, pour reprendre une idée chère à Michel de Certeau, se livrer en liberté au braconnage : les bibliothèques sont sans doute au premier chef des lieux où les gens vont « au gré de leur humeur, zigzaguent, ralentissent », choisissent un livre à cause de sa couverture, « font des tours et détours et composent la rhétorique de leur passage ». L'usage des bibliothèques comme celui de la lecture pourraient ainsi se raconter en reprenant ce plaidoyer d'un usage buissonnier et sauvage vieux de 40 ans : « ils lisent en échappant à la hiérarchie sociale, ils lisent en toutes sortes de lieux, des bibliothèques aux toilettes. Ils lisent à leur propre rythme, en s'interrompant pour réfléchir ou pour rêver, ils lisent en faisant des gestes et en émettant des bruits divers, en s'étirant dans une orchestration sauvage du corps et finissent par se faire leurs propres idées. » Pour transposer aux bibliothèques une grille de lecture classique des sémiologues américains Morley et Silverstone<sup>5</sup>, là où l'institution bibliothèque est régie par une idéologie, une stratégie intentionnelle et homogène, où

---

<sup>3</sup> Jean-Didier Urbain, 'Lieux, liens, légendes', *Communications*, n° 87.2 (2010), 99–107.

<sup>4</sup> Christian Lauersen, 'La Bibliothèque, un milieu partagé', 2019 <<http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2019-17-0082-008>> [consulté 12 October 2019].

<sup>5</sup> Citée par Serge Proulx, 'Une lecture de l'œuvre de Michel de Certeau : L'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers', *Communication. Information Médias Théories*, 15.2 (1994), 170–97 <<https://doi.org/10.3406/comin.1994.1691>>.

un ordre établi est déterminé, et marqué par les poids de la chose écrite et du contrôle, les bibliothèques ont aussi adopté un récit alternatif, les présentant comme des actrices d'une utopie émancipatrice, tactique, c'est-à-dire objet d'ajustements rusés des personnes qui les utilisent, hétérogènes, indéterminées permettant des trajectoires aléatoires et des jeux et marquées par l'oralité et la création. L'un et l'autre cohabiteront sans doute à jamais, comme les deux faces d'une même pièce, celle de l'institution et celle de ceux qui la vivent et la font vivre.

Les bibliothèques sont donc ces lieux premiers, marqués par un ensemble de contraintes stimulant les trouvailles, par des réglementations dont se jouent usagers, des lieux existant depuis longtemps et là pour longtemps encore où des improvisateurs, usagers comme bibliothécaires, créent sans fin des histoires, dont le point de départ est aléatoire, le cheminement imprévu et la fin incertaine...